



Disponible en ligne sur  
**ScienceDirect**  
www.sciencedirect.com

Elsevier Masson France  
**EM|consulte**  
www.em-consulte.com



Article original

## L'image, angle mort des politiques de santé

### *The image, the blind spot of health policies*

L. Poenaru

Centre Médical de Peillonex, rue de Genève, 67, 1225 Chêne-Bourg, Suisse

#### INFO ARTICLE

Historique de l'article :

Reçu le 4 novembre 2018

Accepté le 8 février 2019

Disponible sur Internet le xxx

Mots clés :

Image

Sujet digital

Inconscient techno-social

Psychanalyse

Moi ubiquitaire

#### R É S U M É

**Contexte.** – L'utilisation des technologies de l'information et de la communication (TIC) est de plus en plus corréée à des problèmes sanitaires. Les politiques de santé restent peu intéressées, pour le moment, par cette relation, notamment en ce qui concerne les adultes. Le flux croissant et invasif d'images via les écrans est décrit par l'auteur comme une iconodictature induisant des hyperstimulations permanentes, perverses et infra-traumatiques; cela semble déborder les capacités contenantes et pare-excitantes de la psyché tout en produisant une souffrance qui passe souvent sous les radars des repérages sanitaires, en raison d'une nouvelle norme sociale, co-construite de manière inédite par l'hybridation de l'humain et des machines (l'intelligence artificielle).

**Objectifs.** – Focalisé sur le concept d'image comme principal médium d'intervention sur les représentations voire sur les non-représentations, ce travail souhaite revisiter et articuler, dans une perspective transdisciplinaire, une série de théories permettant de décrypter les mécanismes et les effets de l'image digitale sur les individus, en défendant l'hypothèse selon laquelle le sujet digital est exposé, dans l'écosystème numérique actuel, à des conséquences psychopathologiques exigeant des politiques de santé adaptées.

**Méthode.** – En suivant une démarche qualitative, l'auteur fait appel, dans son décriptage, à des concepts théoriques provenant de divers domaines: psychanalyse (pulsion scopique, enveloppe visuelle du moi, traumatisme, passage à l'acte, perversion), épidémiologie (dépression, anxiété, risque de suicide lié à l'utilisation du smartphone et d'Internet), visual studies (postimage), neurosciences (vision, lecture digitale, attention). Les concepts étudiés sont articulés à l'inconscient du sujet digital.

**Résultats.** – Les perspectives théoriques étudiées tendent à confirmer l'hypothèse concernant les effets dommageables de l'hyperstimulation digitale via l'image. Twenge (2017) notamment, souligne le tsunami de troubles psychiatriques entraîné par l'usage du smartphone dans la population adolescente. L'on constate également la prééminence du visuel sur les autres modalités sensorielles, la baisse des capacités attentionnelles et des activités de lecture activant les capacités cognitives critiques, la tendance à l'hybridation sujet-objet, les effets du deep learning sur la notion de représentation, les effets des algorithmes sur la subjectivité, le fondement visuel de l'inconscient, les potentielles perturbations du pare-excitant et des écrans psychiques par les écrans digitaux en raison de l'excès de stimuli, la mise en place de comportements addictifs, etc.

**Conclusions.** – Le moi ubiquitaire semble à risque de désobjectivation et les compulsions de répétition activées mettent sur la piste d'infra-traumatismes qui ne sont pas repérés comme tels par les autorités sanitaires. La représentation étant devenue programmable via les incessantes interactions avec les TIC, nous devons poser également la question de la construction d'un inconscient techno-social et de ses effets sur l'équilibre des sociétés. L'image semble ainsi responsable d'un parasitage permanent des fondements individuels qui risque de produire des mutations du sujet qui ne peuvent pas être appréhendées uniquement selon les visions psychanalytiques traditionnelles. La mise en place de politiques de santé focalisées précisément sur l'usage d'images est entravée par divers facteurs. Des programmes de recherche transdisciplinaire, des campagnes d'information et des actions éducatives sont proposées comme des réponses concrètes face au tsunami digital.

© 2019 Association In Analysis. Publié par Elsevier Masson SAS. Tous droits réservés.

<https://doi.org/10.1016/j.inan.2019.02.007>

2542-3606/© 2019 Association In Analysis. Publié par Elsevier Masson SAS. Tous droits réservés.

Pour citer cet article : Poenaru, L. L'image, angle mort des politiques de santé. In Analysis (2019), <https://doi.org/10.1016/j.inan.2019.02.007>

A B S T R A C T

**Keywords:**  
Image  
Digital subject  
Techno-social unconscious  
Psychoanalysis  
Ubiquitous ego

**Context.** – The use of information and communication technologies (ICT) seems to be correlated with health problems. Health policies continue to ignore this relationship, particularly with regards to adults. The increasing and invasive flow of images through screens is described by the author as an iconodictatorship leading to permanent, perverse, and sub-traumatic hyperstimulations. This seems to overload the psyche's containing and protective capacities while making the subject suffer in a way that is often undetected by public-health markers. All of this is linked to a new social norm, built in an unprecedented way by the hybridization of humans and machines (artificial intelligence).

**Objective.** – Focused on the concept of the image as the primary medium of intervention on representations, or even non-representations, this work aims to revisit and articulate a series of theories from a transdisciplinary perspective. These theories can, in turn, help decipher the mechanisms and effects of the digital image on individuals, defending the hypothesis that the digital subject is exposed, in the current digital ecosystem, to psychopathological consequences which require adapted health policies.

**Method.** – Using a qualitative approach, the author calls upon theoretical concepts from various fields: psychoanalysis (scopic drive, visual envelope of the ego, trauma, acting out, and perversion), epidemiology (depression, anxiety, and risk of suicide linked to smartphone and Internet use), visual studies (postimage), neuroscience (vision, digital reading, and attention). The concepts studied are articulated with the unconscious of the digital subject.

**Results.** – The theoretical perspectives studied here tend to confirm the hypothesis concerning the damaging effects of digital hyperstimulation via images. Twenge (2017), in particular, underscores the tsunami of psychiatric disorders caused by the use of smartphones among the adolescent population. The work emphasizes several key issues including: the pre-eminence of vision on other sensory modalities; the decrease in attentional abilities and in reading activities that call upon critical cognitive capacities; the tendency towards subject-object hybridization; the effects of deep learning on the notion of representation; algorithms' effects on subjectivity; the visual foundation of the unconscious; the potential disturbances of the protective shield and of the psychic screens by an excessive stimulation produced by digital screens; and the development of addictive behaviors.

**Conclusions.** – The ubiquitous ego seems at risk of desubjectivation; and the activated repetition compulsions suggest that infra-traumas, which are not identified as such by health authorities, are at work. Since representations have become programmable through incessant interactions with ICT, we must also address the construction of a techno-social unconscious and its effects on the balance of societies. Images thus seem responsible for a permanent parasitism of the individual's foundations and risk generating mutations in the subject that cannot be apprehended solely according to the traditional psychoanalytic perspective. The introduction of health policies focused specifically on the use of images is impeded by various factors. Transdisciplinary research programs, information campaigns, and educational actions are proposed as concrete responses to the digital tsunami.

© 2019 Association In Analysis. Published by Elsevier Masson SAS. All rights reserved.

On protège d'un mal auquel on ne s'attaque pas. Cette politique de santé par l'isolement ne peut que conduire à une absence généralisée des défenses immunitaires.

M. P. Mondzain (2015, p. 68), *L'image peut-elle tuer ?*

La programmation informatique est actuellement à l'origine d'une techno-société au sein de laquelle l'humain n'est qu'un des éléments d'un état hybride obéissant à des logiques multiples: économiques, algorithmiques, physiques, sociales psychologiques, anthropologiques, culturelles, environnementales, etc. À ces logiques « connues » grâce à divers domaines d'étude, s'ajoutent celles qui émergent et qui échappent à la connaissance puisque l'intelligence artificielle va bien plus vite que celle des humains. Les dynamiques complexes générées par ces interactions modifient radicalement la notion de représentation, qui ne peut plus être appréhendée selon une perspective traditionnelle, à savoir comme une présentification d'un objet ou concept absent, au moyen d'une image, d'une figure, d'un signe. L'accent sur l'aspect symbolique de la représentation, coupé de la réalité techno-sociale et de ses contextes de production, paraît insuffisant à l'heure où l'image se produit en réseau voire en direct, selon des circularités infinies et dynamiques répondant principalement à des logiques économiques massivement invasives. Cette génération continue de représentativité parasite le concept classique de représentation qui

ne correspond plus à la bipolarité représentation-réalité, absence-présence.

Le terme de sujet digital tel qu'il est employé dans le cadre de cette réflexion est une dérivation du sujet freudien, ce dernier faisant référence à l'individu dans sa singularité et sa dimension psychique inconsciente, mue par une pulsionnalité propre. Or, dans la configuration présente et en acceptant le postulat qui précède, le sujet digital risque de ne plus répondre à la grille de lecture freudienne, selon laquelle il est déterminé par les représentations inconscientes de ses expériences psycho-sexuelles infantiles, fondements d'un montage pulsionnel unique et relativement stable, dont le principal organisateur est le complexe d'Œdipe et ses avatars. Peut-on spéculer qu'il y a eu, en un siècle, une mutation du sujet vers de nouveaux tableaux représentationnels? Avec la révolution numérique et l'usage intensif d'Internet et des écrans mobiles, il est de plus en plus courant de rencontrer des mères qui allaitent et portent leur bébé (holding et handling winnicottiens) en envoyant en même temps des messages, en faisant défiler le fil d'actualité de leurs réseaux sociaux, etc. Les incontournables écrans produisent la fascination que nous connaissons, polarisent l'attention et inscrivent dans l'expérience précoce du bébé un objet supplémentaire excitant, laissant des traces qui mériteraient une discussion approfondie. La configuration œdipienne, triangulaire dans la vision freudienne (mère-père-enfant), pourrait dorénavant être « organisée » par un

quatrième élément: l'écran. Ce dernier, porteur d'images et de symboliques générées par des interactions multiples et captivantes constitutives d'un assemblage représentationnel et extra-représentationnel auquel l'individu est activement convoqué, semble induire un désordre de la stabilité identitaire, émotionnelle voire sociale. Le sujet digital est alors conçu, de manière spéculative, comme un sujet « traditionnel » remanié, transfiguré, ayant épousé (pour le meilleur et pour le pire, légitimement ou non) les nouvelles figures numériques.

Cette approche est fondée sur la thèse d'une double interprétation de l'expérience digitale. La première est une interprétation d'un vécu subjectif déterminé, dans la perspective psychanalytique classique, par des traces précoces relativement stables tout au long de la vie, stabilisées par l'amnésie infantile et repérables dans les activités digitales. La seconde interprétation, habituellement manquante, se situe à la jonction de l'organisation individuelle et de la pression externe aux effets perturbateurs de la structure de base. C'est à la saisie de cette perturbation supplémentaire et inédite qu'est convoquée la psychanalyse, afin de fournir à l'individu et à la collectivité des clés pour la compréhension du nouvel ordre psychique et pour l'élaboration d'une distance critique sans laquelle l'humain risque de s'exposer à la désobjectivation.

Examinons de plus près une brève série de données critiques, scientifiques et psychanalytiques permettant de faire un pas de plus dans la recherche d'une intelligibilité pour ce qui concerne la nouvelle normativité (qui échappe largement à la représentation) liée à l'image et de ses effets potentiels et réels sur le sujet et, plus largement, sur la santé des populations. Quelle place occupe le concept d'image conçu ici comme principal médium responsable des phénomènes observés? Les questions qui jalonnent ce travail tentent d'éclairer les mécanismes en jeu dans la visualisation et dans la production d'images, et la manière dont ils interagissent avec les mécanismes inconscients du sujet digital. L'objectif est d'échafauder à la fois de nouvelles réflexions cliniques, un discours critique face à une éventuelle désobjectivation programmée et de nouvelles perspectives de recherche comme d'actions individuelles et collectives.

### Image et perturbations: remarques préliminaires

Les données socio-cliniques qui interpellent prolifèrent et sont pour le moins inquiétantes. Jean Twenge (2017), professeure de psychologie à San Diego, en examinant une série d'enquêtes longitudinales en cours depuis plusieurs décennies aux États Unis, constate une multiplication par trois du risque de suicide chez les filles âgées entre 12 et 14 ans, un déclin notable des interactions sociales et une explosion, les dernières années, des symptômes dépressifs<sup>1</sup> et d'impuissance chez les adolescents principalement. L'hypothèse de Twenge est que ces changements correspondent à l'émergence et à l'usage de l'iPhone (d'où le titre de son livre *iGen*, pour nommer la génération iPhone). Pour Twenge il ne s'agit pas d'une vague ou d'une tendance, mais d'un véritable tsunami. Tout cela conforte-t-il l'hypothèse d'une altération de l'altérité et de ses représentations structurantes au profit de régimes représentationnels inducteurs d'une souffrance qui passe sous le radar et qui affecte la santé des populations?

Le sujet du monde capitaliste est, dit-on, libre et maître de son destin, consomme de manière démesurée, part en week-end pour des selfies, du shopping et des narcotiques, partage un nombre exponentiel de photos et vidéos, joue en ligne, crée son propre brand sur Internet et les réseaux sociaux, partage gratuitement de la connaissance, de la culture, des projets communautaires non

institutionnalisés - une vie de liberté, de puissance et de rêve, pourrait-on dire à première vue. Le sujet du capitalisme est aussi de plus en plus impuissant, anxieux, dépressif<sup>2</sup>, stressé, obèse, diabétique<sup>3</sup>, consommateur d'opiacés, insomniaque, addictif<sup>4</sup>, en burn-out, en surcharge cognitive et mentale, etc. La liste pourrait être très longue. Un sujet dans la misère symbolique, dirait B. Stiegler (2013). Cette misère ressemble à une destruction du sujet et de sa singularité dans la mesure où le passé individuel n'est plus constitué uniquement d'expériences propres, mais de plus en plus à partir d'une profusion d'images, de sons et d'objets standardisés que la société consumériste déverse dans le vécu individuel, détruisant ainsi la subjectivité. Dans la disruption provoquée par les seigneurs de la guerre économique qui soumettent les sociétés à des modèles désorganisant, propose encore Stiegler (2018), les individus sont désemparés et risquent de devenir fous.

Le sujet digital ordinaire, disons sans pathologie avérée, semble être otage d'hyperstimulations perverses générées par des algorithmes et induisant des réponses addictives qui nous invitent à une réflexion sur les effets infra-traumatiques de la dynamique en jeu. Ces stimulations perturbent les caractéristiques classiques fondamentales qui définissent un sujet porteur d'une histoire et de représentations relativement stables qui guident son cheminement. La norme sociale est dorénavant techno-digitale et le sujet assujéti à une iconodictature agissant par des données numériques programmables ayant des conséquences sur le statut d'une représentation devenue programmable autant que le sujet. Cette contamination interne pourrait également être pensée comme une forme de pollution intégrable dans une équation générale des contaminations environnementales.

Les *visual studies* autorisent une déconstruction critique de la polysémie du concept d'image, traditionnellement relié aux représentations mentales et aux métaphores langagières. C'est la logique de domination qui est ainsi révélée dans ce deuxième temps historique de l'étude de l'image qui prolonge (voire rompt avec) celui de l'iconologie promue par les historiens de l'art. Les *visual studies* introduisent une extension des horizons de l'invisible de l'image en réexaminant la multidirectionnalité des forces et des facteurs qui concourent à sa production et à son utilisation. Il est clair que la prolifération du domaine de l'image avec la démocratisation de la télévision et ensuite d'Internet appelle à une reconsidération de l'iconologie au-delà de l'étude de l'œuvre d'art en tant qu'objet qui imite un autre.

Maintes fois désacralisée, l'image de Dieu ne peut pas être mise de côté, bien que la place disponible ne nous permet pas d'aller plus loin dans cette réflexion fondamentale. Mondzain (2015) questionne la puissance de l'image et le désir de l'humain de la produire, sorte de quête de sens à ce qui se dérobe au visuel: Dieu. « Et c'est parce que nous sommes à l'image de l'invisibilité de l'objet du désir, commente Mondzain, que notre propre image devient ainsi l'objet d'un manque infini pour un désir infini. Dieu n'est ainsi que le nom de notre désir de voir notre similitude. Similitude qui se dérobe perpétuellement à la vision » (p. 48). Un des dix

<sup>2</sup> Selon l'Organisation Mondiale de la Santé, « entre 1990 et 2013, le nombre de personnes souffrant de dépression et/ou d'anxiété a augmenté de près de 50%, passant de 416 millions à 615 millions. Près de 10% de la population mondiale est affectée et les troubles mentaux représentent 30% de la charge de morbidité mondiale non létale. » Via : <http://www.who.int/fr/news-room/detail/13-04-2016-investing-in-treatment-for-depression-and-anxiety-leads-to-fourfold-return>

<sup>3</sup> Selon l'Organisation Mondiale de la Santé, le nombre de cas de diabète dans le monde a quadruplé depuis 1990 : <http://www.who.int/diabetes/infographic/fr/>

<sup>4</sup> Les résultats de 83 études scientifiques suggèrent que 47% des adultes états-uniens souffriraient de signes d'un trouble addictif au cours des 12 derniers mois ; les addictions rapportées concernent le tabac, l'alcool, les drogues illégales, l'alimentation, le jeu, Internet, l'amour, le sexe, l'exercice, le travail et le shopping. Pour les auteurs, cela est lié à la fois aux modes de vie et à la personnalité des individus (S. Sussman, N. Lisha, M. Griffiths, *Prevalence of the Addictions : A problem of the Majority or the Minority ?*, 2011).

<sup>1</sup> Des données récentes de l'Institut National de la Santé et de la Recherche nationale (France) montrent que la dépression affecte 14% des 12-18 ans.

commandements de la Bible introduit une injonction quant à l'image: Tu ne te feras point d'image taillée, ni de représentation quelconque des choses... (Exode 20). Plus ou moins intégré dans les pratiques et les mœurs, obéissant à des interprétations multiples selon les religions, l'interdit de la représentation (de l'image) est une éternelle source de conflits et de défenses dont les conséquences sont insuffisamment mesurées; il mériterait de ce fait une étude psychanalytique à part, articulée à la société contemporaine caractérisée par un déferlement d'images.

Wismann (Besnier, Klein, Le Guyader, & Wismann, 2010) attire notre attention sur le rapport à l'image et la constitution de deux univers du savoir; il pointe ainsi l'influence de la représentation sur le développement des sciences. Le savoir traditionnel (porté par des récits qui donnaient un modèle) a été remplacé par l'acte de contemplation du réel (idéal de la science grecque). Cet idéal a été battu en brèche par le judaïsme qui invite à détourner le regard de ce qui se voit et à ne se fier qu'à un texte révélé. Il est alors question de se tourner vers ce qui ne se voit pas, vers ce qui peut s'entendre. Deux créations apparaissent: le monde et la révélation. Wismann distingue la « science moderne, galiléenne, de la science contemporaine qui tranche définitivement ce conflit, en affirmant que le savoir scientifique porte sur la partie invisible, la partie jamais représentable, mettant fin du même coup au rêve d'une représentation totale du réel » (p. 23). Mais, dans une science qui produit de plus en plus d'images (pensons aux images IRM permettant un large spectre de recherches ainsi que le diagnostic rapide de multiples cancers, pensons aux lunettes Google, un des plus gros projets de recherche et développement du géant du net, etc.), ce conflit est-il réellement résolu? L'iconodictature est-elle en train d'engendrer un tournant scientifique également?

Pour situer notre champ, rappelons que l'image peut être caractérisée par son extériorité bidimensionnelle: support digital (écrans de smartphones, ordinateurs, télévisions, tablettes) et de moins en moins papier (presse, publicités, livres, dessins, etc.), toile (peinture) et pellicule (cinéma, photo), etc. Ou son extériorité tridimensionnelle: extension des visualisations au domaine de la 3D ou de la réalité virtuelle; objets réels perçus en 3D. La dimension interne fait référence aux images mentales. Dans une perspective traditionnelle, une image peut être immobile et stable (photo) ou en mouvement (vidéo, animation, observation au microscope, etc.). Ces déclinaisons basiques ne disent rien des positionnements politiques et idéologiques qui les animent et qui contaminent notre regard, ni des normes épistémiques qui font autorité dans la production et la diffusion, ni de la part active de celui qui regarde, sélectionne, produit l'image et l'interprète, ni des fantasmes inconscients qui entrent en collusion avec les dynamiques qui précèdent. Elles en disent moins encore sur le facteur intelligence artificielle et machine learning, dorénavant largement impliqué dans ces processus.

### Science de l'image technosociale

Quels éléments les neurosciences apportent-elles à cette compréhension? Squire & Kandel (2005) avancent que la principale modalité sensorielle chez l'homme comme chez les autres primates est la vision, à laquelle participeraient plus de 30 aires cérébrales différentes. Ce n'est donc pas pour rien que nous sommes fascinés par le défilement d'images et que nous assistons à une capitalisation du visuel. L'information est confirmée par Breedlove, Rosenzweig, & Watson (2012): une trentaine de zones cérébrales contribue à la vision, modalité qui apporte d'énormes bénéfices aux comportements vitaux comme l'évitement des prédateurs<sup>5</sup>, la recherche de nourriture,

<sup>5</sup> Mais nous pouvons tout aussi bien affirmer que la prédation passe dorénavant par le visuel.

d'un partenaire sexuel ou d'un abri. C'est principalement son caractère actif qui est contre-intuitif: il ne s'agit pas d'un fonctionnement analogue à un appareil photographique, mais d'un processus décisionnel actif (Berthoz, 2003), porté par des organes sensoriels dotés de mobilité et faisant partie d'un corps qui se déplace dans un environnement (Luyat, 2009) et qui appartient à une culture, à des normes. Aussi, le processus comporte trois composantes: le stimulus physique, les processus sensoriel et physiologique, et les percepts qui en représentent le volet psychologique (Delorme & Fluckiger, 2003). À cela s'ajoute de multiples interactions adaptatives.

L'environnement actuel, avec son déversement d'images fondé sur la prééminence du visuel, produit des réactions adaptatives caractérisées par l'hyper-vigilance et, pour certains, des déficits d'attention, avec des effets au niveau du traitement profond de l'information. Wolf (2018) analyse, à partir de multiples études, la perte de notre attention et de notre esprit critique en raison des TIC; ce constat est corrélé avec la diminution des habitudes de lecture papier (confirmée par Twenge, 2017). Notre participation volontaire et involontaire à la globalisation des stimuli nous informe en permanence et provoque une hypervigilance face à un environnement qui se modifie plus vite que nos capacités mentales d'intégration, ce qui active chez l'individu le réflexe de vigilance vis-à-vis de nouveaux stimuli (*novelty bias*). La perte d'attention est également démontrée par Gloria Mark qui constate: « En 2004 nous avons mesuré que la durée moyenne de concentration des gens par activité était de 3'; en 2012 nous avons trouvé que la durée moyenne d'attention sur les écrans d'ordinateur n'était plus que de 1'15"; leur centre d'attention changeait plus souvent. J'ai également mené une vaste étude auprès d'étudiants de la génération de l'an 2000, ceux qui sont nés et ont grandi avec Internet, les outils numériques, les smartphones et leur durée d'attention sur les écrans d'ordinateur est encore plus courte: elle n'est plus que de 45" »<sup>6</sup>.

Il est alors possible que l'excès d'activation du visuel soit conjointement dû à l'hyperstimulation visuelle de notre nouvel environnement, au traitement cognitif prioritairement visuel de notre cerveau et à la perte conséquente du traitement critique au profit de l'injonction de passage à l'acte<sup>7</sup> défensif situé au plus près de l'arc réflexe. Nous sommes invités à regarder avant tout pour ces raisons qui semblent traduire une évolution régressive vers le visuel et une perte progressive des capacités de lecture, cette activité qui, Wolf (2018) le rappelle: n'est pas génétiquement programmée, elle est favorisée par la plasticité de circuits neuronaux pré-existants, par l'environnement et par les supports utilisés.

Une baisse dramatique pour ce qui concerne la lecture papier est remarquée par Twenge (2017) également. En 1980, 60% des lycéens en classe terminale affirmaient avoir lu un livre, un journal ou un magazine les jours où ils n'étaient pas à l'école. En 2016, seulement 16% avaient pratiqué la lecture papier. Dans l'ensemble, le pourcentage des lycéens qui reconnaissent ne pas avoir lu un livre pour le plaisir dans l'année écoulée a triplé; actuellement un tiers d'entre eux consacre du temps à la lecture de livres. Le temps de lecture semble avoir été remplacé par le défilement incessant d'images, actions addictives qui, pour Wolf, provoquent une atrophie de la pensée critique qui n'est pas mobilisée dans le *skimming* (écumer) qui caractérise la « lecture » digitale. Par

<sup>6</sup> Retranscription (par l'auteur) de son intervention dans le documentaire *Hyperconnectés: le cerveau en surcharge* (Laurence Serfaty, production Arte France 2016)

<sup>7</sup> Conçu en psychanalyse comme un mécanisme de défense immature, le passage à l'acte traduit le défaut de mentalisation et l'expression par l'agir d'un matériel analytique conflictuel. L'exploration du sujet digital pose la question de l'accroissement artificiel des niveaux d'insatisfaction et, par conséquent, de l'expression à la fois du refoulé et du vide représentatif (voir Poenaru, 2018).



manque de temps pour l'intégration et le traitement du flux d'information qui déborde nos capacités habituelles, le cerveau n'active pas toutes ses potentialités neuronales responsables du traitement du sens, de la beauté, des analogies, des processus évocatifs et analytiques – ce que Wolf appelle *the deep reading* (la lecture profonde). Crary (2005) critique le processus de marginalisation de l'image comme « intériorité » au sens d'une création ou d'une production mentale individuelle: « La paralysie et la dévaluation radicale de la capacité humaine à produire ses propres images (autrement dit, de l'imagination) est indissociable de l'essor des images manufacturées, qui s'imposent progressivement comme le matériau brut et impersonnel de la vie psychique, et qui déterminent les conditions formelles de toutes les images mentales » (p. 178).

Ce bref parcours aurait été très incomplet si nous ne faisons pas référence à l'expérience de la main en caoutchouc (*rubber hand illusion*) et à la fécondité des pistes de réflexion qu'elle nous offre. Le protocole de cette expérience, élaboré par Botvinick & Cohen, (1998) consiste à cacher un bras du sujet et à offrir à la vue, à côté du bras occulté, une main en caoutchouc dont le « bras » est recouvert par un tissu qui monte jusqu'à l'épaule du sujet. L'expérimentateur caresse simultanément la main réelle (cachée) et la main en caoutchouc connectée à la vision. Après plusieurs secondes, la plupart des sujets attribue les sensations perçues à la main artificielle qui est progressivement intégrée à leur schéma corporel. L'on assiste ainsi à une dépossession (*disembodiment*) de sa propre main. Il a été également démontré (Della Gatta et al., 2016) que les voies motrices de la vraie main sont effectivement impliquées dans l'illusion. Cette expérience maintes fois répétée dévoile la labilité de notre image corporelle qui « se construit et se modifie seconde après seconde par conjonction comodale, c'est-à-dire l'intégration dynamique des flux d'informations sensorielles superficielles et profondes. (...) il suffit que ces deux modalités perceptives, la vue et le toucher, soient synchronisées, pour que: non seulement j'intègre à mon schéma corporel un bras en caoutchouc que je vois sans le sentir; mais encore que j'expulse de ce schéma corporel mon propre bras que je sens sans le voir » (Sarfaty, 2014, p. e4). L'inflation du traitement perceptif via des prothèses numériques prenant de plus en plus de place modifie-t-elle le schéma corporel? Cela a-t-il des effets sur l'identité, sur la perception de soi et de l'objet?

La cognition motrice (Jeannerod, 2006) est un champ d'études faisant appel principalement à la neuroimagerie et à la psychologie cognitive pour comprendre la coopération de la motricité, de la sensorialité et de la conscience dans la construction de soi. Cette perspective part du constat que nos interactions sociales ne sont pas fondées uniquement sur nos sens, mais également sur nos actions et la perception des actions des autres. Notre cerveau anticipe les effets de nos actions et simule celles des autres qui participent ainsi de la construction de soi.

Nous devons poser encore quelques questions pouvant servir à des recherches ultérieures. La frontière entre notre corps et les objets qui nous entourent étant floue, quelles spéculations peut-on élaborer à partir de ces résultats pour ce qui est de l'utilisation des TIC? La vue est le toucher sont clairement synchronisés – condition préalable – dans la manipulation d'un smartphone par exemple. Quel soi sommes-nous en train de construire en interaction avec ces appareils? Il se peut que des déformations de la perception de soi soient induites par ces usages; mais dans quel sens? Selon les contenus perceptifs « choisis », l'image de soi et de son corps peut être écrasée ou recouverte par des stimulations qui ne viennent pas de sa proprioception, mais des connexions entre des modalités comme la vision et les sensations corporelles. L'hyperstimulation visuelle pourrait, par conséquent, modifier en permanence notre schéma corporel et le fonctionnement d'un cerveau capable de réorganiser ses connexions jusqu'à intégrer un objet externe (main

en caoutchouc, téléphone) comme partie de son corps. Jusqu'à produire un *disembodiment* aussi? Autrement dit, une réduction de la perception et de l'utilisation de certains circuits neuronaux? Les études portant sur la mise en place de prothèses et leur intégration par le cerveau ont beaucoup exploité le paradigme de la main en caoutchouc. Cette hypothèse mériterait plus d'approfondissement. Elle pourrait expliquer, chez beaucoup de personnes, la sensation de manque éprouvée lorsque le téléphone n'est pas à proximité ou que le réseau est coupé, faisant que la prothèse n'est pas accessible et par conséquent l'image de soi est perturbée. Mais peut-être que ce qui n'est pas accessible c'est la capacité à s'orienter ou à agir dans le monde sans la prothèse, à partir du moment où les circuits habituellement destinés à certaines actions et pensées ont été délaissés?

## Postimage

Le concept de *softimage* étudié par Hoelzl & Marie, (2015) élargit encore plus la perspective des études visuelles en nous invitant à une réflexion qui va au-delà de l'iconologie et des idéologies dominantes. L'image est, dans cette approche, programmable. C'est de postimage qu'il s'agit: une image collaborative créée à l'aide d'un processus de vision distribuée, impliquant des humains et des machines. La mutation paraît abstraite, puisque l'implication de l'intelligence artificielle dans cette co-construction pose des problèmes de compréhension des systèmes algorithmiques et des parts sociales, politiques, idéologiques, mathématiques, éthiques, aléatoires et évolutives qui rendent ces systèmes encore très obscures; à cela s'ajoute le fait qu'ils dépassent l'intelligence humaine sur plusieurs aspects, notamment en lien avec le *big data* et la vitesse de calcul et de traitement de multiples dimensions. Pour Hoelzl et Marie, les images ne sont plus assemblées pour représenter la fonctionnalité de la réalité complexe qui est la nôtre, elles fonctionnent comme partie de cette nouvelle réalité. Nous ne sommes donc pas en train d'agir sur le monde (*operating the world*) à travers l'image (Google, en l'occurrence); nous devons comprendre qu'en générant, avec chaque recherche et navigation, des quantités astronomiques de données reliées à divers services, les images Google agissent sur nous (*are operating us*). Si les images sont des données et elles sont programmables, la nouvelle réalité de l'image est qu'elle affecte notre quotidien et notre vie qui deviennent programmables. Ainsi, en contribuant à cette incessante collecte de données, nous sommes les acteurs passionnés de ce changement ontologique, nous sommes tous les générateurs involontaires de cette nouvelle programmabilité.

Une photo de Barbara Kiney (photographe officielle de Hilary Clinton pendant sa campagne présidentielle en 2016) montre la candidate face à une foule lui ayant tourné le dos pour que chacun(e) puisse faire un selfie avec celle qui était pressentie comme la future présidente des États Unis. Cette image devenue virale au cours de la campagne en dit long sur une générativité collective d'images qui tourne le dos à la réalité et à la rencontre (critique) pour anticiper sa diffusion (à combien d'exemplaires?) en présence de la candidate sur les réseaux sociaux. Soit devant, l'objet derrière... Et le narcissisme dans tout cela? Il s'avère que ce sont les réseaux sociaux et l'intelligence artificielle qui ont entraîné l'échec de sa candidature (pour ne pas dire l'échec de la démocratie). L'image, telle qu'illustrée par ce cliché emblématique, est le produit d'un réseau techno-social constitué de négociations multiples et évolutives.

Nacher (2016) avertit que l'analyse du nouvel environnement visuel ne peut pas se réduire à l'analyse des procédures appliquées aux données, puisque nous assistons à un important tournant posthumaniste qui impose un changement de regard: il n'est plus question de se focaliser sur l'intentionnalité humaine, mais sur un

complexe mécaniste et hybride, impliquant des actions (*agencies*) distribuées. Cela suppose donc la mobilisation de nouvelles interprétations du rapport à l'image et à l'environnement, comme de la communauté techno-sociale de l'image au sein de laquelle l'humain n'est qu'un des éléments. Cette auteure attire notre attention sur la prédominance d'une théorie de la représentation positiviste, limitée aux contenus symboliques produits par la conscience humaine et qui exclut la non-représentation, à savoir les aspects affectifs, comportementaux, pré-cognitif, pré-subjectifs et leurs interactions avec les activités non humaines qui sont reléguées dans les marges. D'où l'intérêt pour une perspective transversale et pour l'intervention de la psychanalyse dans la compréhension de ces processus (automatisés) qui démontrent la perméabilité des frontières entre les objets physiques et psychiques qui ne peuvent pas être théorisés à partir du postulat de leur disjonction.

La production et la collecte compulsive d'images, sortes de passages à l'acte paradoxalement hors-représentation et sous couvert de représentations du monde (au sens iconique traditionnel), doit mobiliser la prise en compte des conditions de la générativité d'images et les facteurs émergents (qui échappent aux déterminations et aux logiques mécanistes) impliqués dans la circularité des effets sur ce processus. Cela ne peut pas se passer sans l'analyse du rôle joué par l'intelligence artificielle dans cette production d'images qui n'est pas sans lien avec le brouillage des représentations et le registre infra-traumatique qui pousse à la compulsion de répétition. Mythes modernes insaisissables et tout-puissants, les algorithmes se déploient « via le renforcement de certains comportements, la reproduction ou l'imposition de certaines logiques », considère Richard (2018) qui analyse la nouvelle culture algorithmique: « Selon les données enregistrées, la façon de les catégoriser, le choix des techniques statistiques ou les options de visualisation, chaque algorithme traduit une certaine conception du monde et crée des environnements qui favorisent certaines actions aux dépens des autres<sup>8</sup> » (p. 72). Cette formalisation des opinions présente une immense variabilité en fonction des contextes de leur production et de leur évolution dans le temps. Notons que les données du passé (sélectionnées par les décideurs) décident (comme notre mémoire) du futur du sujet digital.

À cela se greffe une composante aléatoire impliquée dans les apprentissages non supervisés; ce type d'apprentissage par la *machine learning*, contrairement à l'apprentissage supervisé (les entrées et les sorties sont étiquetées par l'homme), a comme objectif de découvrir automatiquement les données nécessaires pour classer des données brutes et pour découvrir des modèles de fonctionnement cachés. Les résultats, dont les domaines d'application sont très larges (finances, médecine, militaire, droit, robotique, etc.), peuvent servir à la modélisation et à la prédiction de comportements d'achat par exemple. Les données récoltées en amont peuvent être de type biométrique: la manière dont on tient son téléphone, dont on fait défiler l'écran, on bascule entre les champs, la pression exercée lors de la frappe et la réponse aux divers stimuli présentés dans les applications en ligne. Les données sont aussi de type identitaire<sup>9</sup>: sexe, religion, emploi, revenu, maladies, voyages, achats, orientation sexuelle, etc. Ainsi, il nous a été attribué un identifiant publicitaire Google personnel, note l'article du journal *Le Monde*, qui accompagne la transmission de nos données. Un nombre incalculable de paramètres peuvent donc être déduits à partir de l'usage d'un smartphone; cela permet de

repérer le futur acheteur d'un produit avant même que l'individu soit conscient et actif dans la recherche du produit en question. La logique est ahurissante ! C'est avec ce type de décryptage que nous entrevoyons comment la dimension perverse s'empare du numérique et du sujet, à son insu et dans l'indifférence de son propre désir. Le terme de « perversion » n'est pas utilisé ici au sens strictement psychanalytique habituellement attaché à la sexualité perverse dont Freud (1905) en fait un élément de la constitution normale qui ne devient clinique que dans le cas d'une souffrance notable. Il serait, dans notre contexte, proche de la définition de McDougall (2002): « (...) relations au cours desquelles un des partenaires est complètement indifférent à la fragilité et au désir de l'autre » (p. 1213). Johanssen (2018) défend clairement la thèse de la perversion dans l'exploitation croissante de données basées sur notre identité; il nomme ainsi « a perverse double bind that simultaneously treasures users and destroy their data/them, cherishes them as subjects, and abuse them as objects<sup>10</sup> » (p. 147).

« Au vu de la complexité des calculs et des variables mises en œuvre, considère C. Richard, on ne peut déjouer les effets toxiques de ces systèmes algorithmiques sans savoir ce qu'il y a dedans » (p. 76). Cela fait appel à des interventions politiques et éthiques, permettant de comprendre si « un algorithme est équitable, juste, prédateur ou loyal » (p. 76), afin de comprendre ces systèmes hybrides, constitués de machines et d'humains qui génèrent de nouvelles violences psychologiques et sociales co-fabriquées. À ce propos, Cardon (2015) met l'accent sur une subjectivité qui n'est pas prise en compte dans sa complexité, ses désirs, ses rêves, ses idéaux; seuls les calculs des comportements (leur durée, fréquence, etc.) sont pris en compte. Nous constatons à quel point le passage à l'acte (d'où l'intérêt d'une étude poussée du comportementalisme) est primordial et devient l'élément central de la nouvelle techno-société, le seul à être valorisé, conditionné et stimulé. L'image n'est qu'un des médiums (les plus puissants) de cette dynamique qui échappe, à dessein, à la représentation, et qui vise uniquement le comportement.

### La vision en psychanalyse

Complétons à présent la compréhension de l'image et des dynamiques inconscientes auxquelles elle se lie par une série de concepts psychanalytiques. Les préoccupations psychanalytiques restent floues quant à la bidirectionnalité des interactions numériques et plus largement environnementales. Nous nous intéressons prioritairement aux projections du psychisme individuel dans l'utilisation des TIC en délaissant l'effet inverse: ce que les TIC font à notre psychisme. La psychanalyse n'a pas été indifférente à l'émergence de ce nouvel objet dans la vie du sujet. Les études de ce domaine s'intéressent principalement au numérique comme outils de soin, comme médium ou comme révélateur de l'identité profonde de l'individu à travers le récit subjectif de ses pratiques en lignes et de ses rapports avec ces objets qui s'offrent à l'interprétation psychanalytique. Le 16<sup>e</sup> Colloque de la Société Médecine et Psychanalyse « Tous connecté: le numérique et le soin », sous la direction de Danièle Brun, explore les effets du numérique dans le partage, la mise en mots des maux du corps et des fantasmes, l'évolution des prises en charge médicales dans un environnement connecté, son usage dans la prévention, son rôle dans la radicalisation et les expressions transférentielles, etc. Ce sont des questionnements majeurs pour mieux comprendre la révolution numérique et ses effets.

Pour Bazan (Bazan & Poenaru, 2018), nos rapports au numérique n'ont aucune influence sur le fonctionnement constitutif de la condition humaine: « Les détresses, les structures, les

<sup>10</sup> Un double lien pervers qui, simultanément, chérit ses utilisateurs et les détruit, qui les chérit en tant que sujets et les abuse en tant qu'objets.

<sup>8</sup> Souligné par l'auteur.

<sup>9</sup> Voir l'article « Données personnelles : sur les téléphones Android, des applications très bavardes avec Facebook », *Le Monde*, 30.12.2018 : [https://www.lemonde.fr/pixels/article/2018/12/30/donnees-personnelles-sur-les-telephones-android-des-applications-tres-bavardes-avec-facebook\\_5403566\\_4408996.html](https://www.lemonde.fr/pixels/article/2018/12/30/donnees-personnelles-sur-les-telephones-android-des-applications-tres-bavardes-avec-facebook_5403566_4408996.html).

dynamiques humaines me semblent les mêmes depuis la nuit des temps » (p. 91). Il serait hasardeux et peu réaliste d'affirmer que les fonctionnements fondamentaux – ceux qui font le commerce de la psychanalyse – ont changé. Il apparaît pourtant dans ce qui précède que de nouveaux facteurs viennent interférer ou interagir avec les fondements constitutifs. Si ces variables n'avaient pas de conséquences psychopathologiques (et sociales, environnementales, etc.), nous pourrions tout simplement dire que le rapport au réel, à l'altérité, a pris, naturellement, de nouvelles formes. Or l'évolution de la société et de notre environnement appelle une évolution des prises en charge, sans laquelle nous serions en train de soigner les mêmes signes cliniques d'il y a 100 ans. Cela ne signifie pas pour autant ne pas soigner prioritairement les pulsions individuelles, si nous nous situons dans une perspective psychanalytique qui n'a pas à perdre son essence et sa spécificité; tout au contraire, la psychanalyse demeure la seule discipline disposant du cadre théorique nécessaire pour une compréhension de l'intime du sujet digital, de sa dynamique et des interactions qu'il produit à travers le pulsionnel. Il est toutefois important, à l'ère numérique, d'accorder une attention particulière à des facteurs externes envahissants qui ont indéniablement un effet sur les facteurs internes. Comme indiqué plus haut, ce travail défend la thèse d'une double interprétation: celle du vécu subjectif et celle de la pression externe aux risques désubjectivants.

Rappelons tout d'abord que pour Freud (1900), l'inconscient est constitué de représentations de choses (essentiellement visuelles), tandis que le conscient mobiliserait deux types de représentation, de choses et de mots. La position freudienne est actuellement confirmée par les neurosciences (nous avons vu plus haut que la vision est la principale modalité sensorielle). Notre parcours renvoie immédiatement, dans la perspective psychanalytique, à la pulsion scopique, composante de la pulsion sexuelle qui se décline dans sa forme active (voir) et passive (être vu). Freud (1905) évoque également la pulsion de regarder, originellement dirigée sur l'organe génital; elle intervient également dans la pulsion de savoir, sous la forme d'une énergie du plaisir-déplaisir de regarder à l'œuvre avec un mode sublimé de la pulsion d'emprise. La théorie freudienne de la pulsion évolue selon une vision toujours dualiste: pulsions d'autoconservation vs pulsions sexuelles, pulsions du moi vs sexuelles, pulsions du moi vs d'objet, pulsions de vie vs de mort, pulsions sexuelles (Eros) vs pulsions d'agression (destruction). Le mélange des deux dernières espèces de pulsion est démontré par la conjonction sadique-masochique, rapport prototypique de toutes les motions pulsionnelles, aucune de ces pulsions n'intervenant jamais toute seule (Freud, 1933). La pulsion scopique, en fin de compte peu étudiée par Freud comme par ses successeurs qui l'évoquent toujours sans l'étudier de manière approfondie, est entendue donc comme une pulsion partielle qui sert la formation de la pulsion sexuelle (Freud, 1910) et qui semble indissociable d'autres pulsions en jeu. De ce fait, elle doit être conçue, comme toute pulsion, comme une entité constituante d'un complexe pulsionnel.

La pulsion scopique à l'ère digitale semble déviée (pervertie) vers les écrans, qui condensent le « voir » et « être vu » quasi dans le même mouvement (comme dans l'exemple – caricatural – avec Hilary Clinton), tout cela associé à un état maniaque. Elle est ainsi hyperstimulée jusqu'à produire la suggestion: je peux tout voir et j'en ai les moyens. Il est question de mégaloscopie, terme employé par Virilio (2012) qui le conçoit comme une déviation de l'ancienne mégalomanie: « Voir le monde entier, c'est quelque chose de fou, non pas au sens pathologique, mais au sens perceptif. Voir le tout, d'une certaine façon, cela ne participe que de la métaphysique. Du divin. Voir le tout, ce n'est pas athée.. ». L'autre face de la manie, dans la perspective freudienne, est son opposé symptomatique: la mélancolie. L'état maniaque, ayant comme condition la levée de la censure du moi, ne serait qu'un triomphe sur un obstacle ignoré,

sorte de libération vis-à-vis d'un objet source de souffrance (Freud, 1917). Mais quel est cet objet source de souffrance dans le monde digital? Est-ce l'intrusion d'images désubjectivantes? Est-ce la surcharge mentale traumatique? Est-ce la fragilisation des pare-excitants?

Lavallée (1999) s'intéresse à la notion de contenant dans le champ visuel et élabore une théorie psychanalytique de la perception visuelle bien contenue par les enveloppes psychiques s'inspirant du modèle du moi-peau d'Anzieu (1995). Le visuel doit constituer un miroir psychique permettant de « se voir voyant » au même titre que l'on s'entend parler. La vision étant privée de ce dédoublement réflexif, Narcisse trouve son compte dans l'autre regard, partageable grâce au trouvé-créé et le jeu de projections-incorporations permettant de réguler le flux fantasmatique et pulsionnel. Se subjectiver visuellement, signifie donc prolonger son narcissisme dans le monde afin de le rendre familier et présuppose l'expérience primaire de la fonction de miroir vivant de la mère capable d'accueillir et de transformer les projections destructrices ou désorganisée de l'infans. Pour Lavallée, le sujet percevant se construit grâce à une double boucle contenante: « À partir du stimulus visuel qui frappe l'œil, la première boucle contenante, au pôle représentatif, permet la projection au-dehors. Elle se double d'une seconde boucle contenante, au pôle perceptif, qui autorise le retour vers soi de cette projection. L'ensemble permet l'existence d'un sujet percevant capable de lier et de différencier le dedans et le dehors » (p. 16). L'enveloppe psychique constituée par la double boucle remplit les fonctions de pare-excitation (protection contre les stimuli et l'excitation interne qui leur est associée), de barrière de contact (liaison et différenciation interne-externe, conscient-inconscient) et de contenance (le moi peut habiter cette structure semblable à un espace transitionnel winnicottien). En termes bioniens, cette structure transforme activement les éléments bêta (pures stimuli) en éléments alpha disponibles pour la pensée. Le processus décrit n'aurait pas lieu sans l'activation d'un quantum hallucinatoire bien dosé qui accompagne le trajet pulsionnel et la double boucle afin de donner de la vivacité auto-érotique aux perceptions et de consolider la subjectivation du réel qui devient plus familier. Le moi se satisfait ainsi de cette emprise défensive sur le monde, des figurations-écrans et de la constance perceptive créée.

Dans la perspective de Lavallée, la constitution d'un écran interface semi-transparent est le fruit de l'hallucination négative (suppression perceptive de l'objet réel) de la mère dans le mouvement de son introjection pulsionnelle. La rêverie de la mère, sa créativité, ses capacités de transformation et d'illusion, définiront qualitativement un écran qui cesse de remplir sa fonction quand il est trop opaque (par excès de polarité hallucinatoire négative empêchant le flux pulsionnel dedans-dehors et la double boucle) ou trop transparent (par excès de polarité hallucinatoire positive). « Dans son fonctionnement normal, son opacité doit pouvoir varier, globalement et ponctuellement, pour régler le rapport dedans-dehors, représentation-perception. L'écran doit permettre le maintien d'un fond figuratif, et la création de défenses par négation hallucinatoire ». (p. 93)

Comment relier l'écran de Lavallée à l'écran digital omniprésent permettant l'activation du fantasme omniprésent? Pour Lavallée, un écran trop transparent génère « l'effet Gorgone », lorsque l'imgo maternelle « est demeurée massivement celle d'une mère toute-puissante, une mère qui a tout, une mère phallique » (p. 93-94); elle est alors à l'origine d'une image du monde qui a le visage de la Gorgone<sup>11</sup>, tout-puissant et effrayant. Le bouclier-miroir de Persée n'existe plus. L'écran digital comme prothèse et prolongation du visuel et son utilisation maniaque

<sup>11</sup> Dans les mythologies grecque, les Gorgones sont des créatures fantastiques maléfiques dont le regard a le pouvoir de pétrifier ceux qui les regardent.

semblent parasiter la fonction contenante de l'écran psychique qui, lui, exige une régulation des flux perceptifs et un bon dosage d'hallucination négative du réel comme un bon dosage d'hallucination positive sur le réel. L'interface écran psychique du sujet digital paraît perturbée par un écran digital trop transparent qui met à mal la conjonction bien dosée d'hallucinoire autoréflexif; le parasitage permanent de la fonction contenante hallucinoire risque donc d'avoir un effet traumatique par excès de stimuli. Les deux écrans semblent interagir, se compléter, produire des interférences et se déformer réciproquement, ce qui rappelle les nouvelles émergences convoquées par l'intelligence artificielle et l'apprentissage non supervisé. « On pourrait dire que le trauma est une hallucination qui ne serait pas produite par l'appareil psychique du sujet, une hallucination qui se produit à partir du dehors, à l'envers, un stimulus effractant qui ne peut renvoyer à des représentations internes, alors que l'hallucination est une représentation perçue dans le réel (Lavallée, 1999, p. 110-111).

Les comportements compulsifs observés dans l'utilisation des écrans posent la question du traumatisme en tant qu'événement mettant en échec les mécanismes de défense habituellement efficaces (Brette, 2002). Freud (1895) accorde au traumatisme un rôle prépondérant dans l'étiologie de l'hystérie, tout en postulant que le souvenir traumatique se manifeste à la manière d'un corps étranger. Les effets d'un trauma sont de deux sortes, positifs et négatifs: « Les premiers sont des efforts pour remettre en vigueur le trauma, donc pour remémorer l'expérience vécue oubliée, ou mieux encore, pour la rendre réelle, pour en vivre de nouveau une répétition, ou, même si ce n'était qu'une relation d'affect antérieure, pour faire à nouveau revivre celle-ci dans une relation analogue à une autre personne. On regroupe ces efforts sous les noms de fixation au trauma et de contrainte de répétition » (Freud, 1939, p. 154). Les concepts de fixation et de contrainte de répétition que nous observons dans l'usage des TIC devraient être mis au travail pour une meilleure démonstration de leur dynamique.

La solution théorique au problème de la répétition est fournie par Freud (1920) avec *Au-delà du principe de plaisir*. Freud postule la prévalence sur tous les stimuli externes des sensations de plaisir et de déplaisir et, conjointement, la présence d'un « comportement dirigé contre ces excitations internes qui entraînent une trop grande augmentation de déplaisir. Il en résulte un penchant à les traiter comme si elles n'agissaient pas de l'intérieur, mais au contraire de l'extérieur, pour pouvoir appliquer contre elles des moyens de défense du pare-stimuli. Telle est la provenance de la projection à laquelle est réservé un si grand rôle dans la causation des procès pathologiques. » (p. 300). Mais le flux excessif et croissant d'image perçues par un individu est-il (uniquement) de l'ordre de la projection? Le sujet est-il en train de projeter compulsivement l'objet (étranger) digital dépourvu de représentation et traduisant l'échec de la subjectivation? Percevoir c'est projeter la subjectivité sur le perçu dans la double boucle contenante, nous apprend Lavallée (1999). Or cette boucle est perturbée à la fois par des parasites internes en quête de représentations introuvables (en terme winnicottiens de trouver-crêler) et par des stimuli effractants qui fonctionnent comme des projections traumatiques du dehors vers un psychisme qui ne dispose pas d'un système représentatif suffisamment préparé pour la transformation d'éléments bêta en éléments alpha (au sens bionien). C'est au croisement de ces projections qu'il serait intéressant de poursuivre nos réflexions relatives aux contenants visuels.

Le double processus décrit par Freud (excitations et comportements dirigés contre ces excitations) est confirmé par les études sur la neurobiologie des circuits de récompense qui mettent en évidence l'activation, dans la consommation de drogues, de circuits d'anti-récompense. Ansermet & Magistretti (2010) soulignent la

co-présence de la tolérance, qui amenuise les systèmes de récompense, et des systèmes d'anti-récompense qui poussent à reprendre de la drogue pour retrouver les effets hédoniques recherchés. Ces derniers ont tendance à diminuer avec le temps pendant que les effets désagréables augmentent et ont comme conséquence l'intensification de l'impulsivité qui tente d'éviter compulsivement les effets somatiques négatifs qui s'accroissent. Un principe d'anti-plaisir émerge, selon ces auteurs, qui expliquerait l'au-delà du principe de plaisir freudien; ainsi, ce qui est plaisir pour un système peut être un déplaisir pour un autre. Le plaisir de voir (ce qui nous intéresse, nous plaît, correspond à notre pulsion scopique) est parasité par le déplaisir permanent de voir trop, d'être submergé, au niveau des contenants et des enveloppes psychiques, par un flux involontaire d'informations. Pour ces raisons, nous assistons probablement à chaque usage des TIC à la mobilisation de processus opposants à l'origine du comportement addictif.

### Le sujet digital face à l'inconscient techno-social

Le sujet de l'ère digitale est la proie de forces multiples, conjointes et croissantes qui représentent autant de facteurs responsables de son addiction et de son anxiété: fascination, hyperstimulations inconscientes, volontaires et involontaires (manipulations subies, désir de contrôle et recherche de plaisirs, hypervigilance due à l'envahissement par de nouveaux stimuli), récompenses immédiates grâce aux divertissements et à la société du spectacle, mise en échec de la satisfaction (on ne peut pas tuer in absentia), induction de profils psychologiques quasi-traumatiques corrélés aux comportements addictifs, etc. « Par nature insatisfaite de sa condition, commente Virilio (2001), l'humanité veut croire aux promesses de la technique. Mais lorsque celle-ci se déploie, l'imposture de l'immédiateté et l'illusion de la proximité apparaissent au grand jour. » (p. 18)

Le terme « addiction », nous devons le souligner, est à utiliser avec une certaine précaution puisqu'il ne répond pas entièrement aux critères de l'addiction au sens d'un trouble invalidant. Nous sommes à des niveaux sous-cliniques (bien que, selon l'étude indiquée plus haut, la moitié de la population américaine souffrirait d'une addiction autre que digitale) qui devraient nous amener à employer plutôt les termes « comportement excessif ». Ces excès-là ressemblent actuellement à une addiction ordinaire, socialement admise. La plupart des études critiques (non médicales) notent à juste titre la dimension addictive pour souligner un processus caractérisé par la reprise compulsive d'un comportement afin de rechercher une récompense et cela malgré les conséquences dommageables qui en résultent.

Que peut donc la psychanalyse dans ce contexte? Le développement qui précède questionne une série de processus psychiques pour lesquels la psychanalyse a son mot à dire au sein d'un débat plus large que nous devons poursuivre. La psychanalyse en tant que science et art du soin a sa responsabilité dans cette évolution et se doit d'être présente dans la recherche qui questionne ces dynamiques complexes. Qu'il s'agisse de psychanalyse appliquée ou d'intégration de perspectives contemporaines dans l'approche clinique du sujet digital, nous devons interroger la dimension traumatique produite par l'utilisation des TIC et suggérée par la présence de la compulsion de répétition que nous observons. Pour beaucoup d'auteurs, le nouvel environnement techno-digital menace les individus de perdre leur identité et leur subjectivité, autrement dit les caractéristiques fondamentales et stables de leur vécu comme de leur rapport au monde. Les acteurs de l'environnement social sont dorénavant mixtes (humains-machines); cela pose la question des identifications et des intériorisations de nouvelles normes sociales. Peut-on intérioriser



des normes mécanistes? Pour Squire et Kandel, le stockage de souvenirs élémentaires non déclaratifs (non verbalisables et inconscients) semble se construire directement au niveau des synapses connectant les neurones qui composent le circuit neuronal du comportement; cela entraîne des modifications dans les neurones qui constituent le circuit réflexe. En stimulant les inscriptions dans l'arc réflexe, le complexe humain-machine risque-t-il de consolider une norme mécaniste réduite à des lois physico-mathématiques et à des passages à l'acte (comportements) comptabilisables, en dehors de tout accès à la conscience?

Les facteurs émergents de l'intelligence artificielle non supervisée, produits de la mixité humain-machines et du croisement de deux modes de fonctionnement qui échappent en partie à la compréhension et à la rationalité suggèrent l'avènement, par contamination et co-construction (anthropomorphique) d'un inconscient techno-social. Ce nouvel inconscient ouvre la voie à de nouvelles spéculations concernant ses interactions avec l'inconscient humain et l'évolution séparée et conjointe des deux entités. Si les émergences ont un effet sur l'humain et sa constitution et elles génèrent parallèlement des phénomènes hors logique humaine, non contrôlables par l'humain, à une vitesse qui dépasse de loin nos capacités de traitement, quelles en seraient les conséquences? Un renforcement de nos prothèses mécanistes afin de nous protéger au mieux de ces émergences? Une guerre entre l'humain et l'intelligence artificielle (Alexandre, 2017)? L'envahissement par la non-représentation traumatique menant à la folie qu'évoque Virilio (2012) et Stiegler (2018)? Nous voyons bien que le tableau actuel nous oblige à convoquer d'urgence toutes les disciplines à l'élaboration de nouveaux paradigmes épistémiques, éthiques et sanitaires. Puisque, si les hypothèses analysées ici seront confirmées et reconfirmées les prochaines années, il est possible de dire que tout cela menace l'ordre social, l'intégrité des individus et le patrimoine culturel de l'humanité.

Le moi de la mondialisation néo-libérale est continuellement gonflé par les modèles des bulles spéculatives addictives qui fragilisent les limites défensives. Les bulles spéculatives semblent avoir été intériorisées et s'expriment dans les désirs de challenges permanents (jamais trop, jamais assez) qui activent notre participation à une compétition globale qui définit les puissants et les faibles selon des critères économiques évolutifs et démesurés. Le moi globalisé subit l'injonction d'ubiquité et celle d'être proactif dans la recherche d'informations, sur le modèle des dispositifs numériques préprogrammés pour une récolte continue de *data*; cela modifie alors ses limites sous la pression consumériste et d'accès à l'au-delà des frontières imposées par un corps et une intelligence qui n'ont sûrement pas été conçus pour autant de possibilités, de connaissances, d'informations, de contacts, de voyages. « Là où était le ça économique doit venir le je », annonce Guy Debord (1967, p.782) dans *La société du spectacle*. « Le fascisme est l'archaïsme techniquement équipé, poursuit-il. Son ersatz décomposé du mythe est repris dans le contexte spectaculaire des moyens de conditionnement et d'illusion les plus modernes. » (p. 812). L'homme nouveau, tel que prescrit par l'économie de marché, est puissant, il est héros de la consommation et des possessions, gonfle toujours plus sa bulle spéculative, contrôle son environnement et fonctionne comme un airbus qui fait le tour du globe sans fatigue.

Mais il n'est pas certain que nos potentialités pare-excitantes, amenées à filtrer tant de stimulations (effractantes, dirait Guy Lavalée), puissent transformer autant d'éléments qui surgissent et s'imposent contre notre gré. Mondzain (2015) dénonce la violation systématique de la distance: « Cette violation résulte des stratégies spectaculaires qui brouillent volontairement ou non la distinction des espaces et des corps pour produire un continuum confus où s'égare toute chance d'altérité » (p. 64). Et puisque la question de l'altérité est évoquée, que peut-on dire de son altération dans ce

rapport à un Autre qui n'autorise pas la distance critique et qui conditionne le passage à l'acte?

## Conclusion

La dimension traumatique ou infra-traumatique passe sous le radar programmé par la nouvelle norme sociale. Les conséquences sanitaires (indirectes) passent également sous le radar des évaluations, qu'elles soient médicales ou politiques. Pour ces raisons, nous devons réfléchir l'ensemble des facteurs en jeu, visibles et invisibles, conscients et inconscients, déterminés par les expériences précoces et ultérieures. Parmi ces facteurs, les données à notre disposition soulignent les effets dangereux de l'exposition aux images d'écrans qui ne font pas écran et qui semblent fragiliser les pare-excitants pré-existants tout en convoquant l'immédiateté du passage à l'acte hors-représentation. Les effets de l'image sur la société se situent actuellement dans l'angle mort des politiques de santé. Tous complices de ce nouvel environnement captivant et prometteur pour le progrès de l'humanité, préoccupés nous-mêmes à multiplier nos stimulations selon une dynamique addictive et hors-représentation, nous avons tendance à oublier les effets subtilement dévastateurs de l'hyperstimulation.

Mis à part les dimensions théoriques, cliniques et éthique, des actions concrètes devraient être élaborées visant à repérer, à traiter, à éduquer et à prévenir ce qui risque d'être un enjeu majeur pour la paix et la santé des futures générations. La démarche est d'autant plus compliquée qu'elle se heurte à plusieurs barrières: il est difficile de contrôler des comportements individuels intimes; l'inconscient semble être hautement dépendant du traitement visuel; l'influence constante et dissimulée de l'intelligence artificielle; la pression normative; la barrière idéologique.

D'une complexité vertigineuse, ce tableau appelle des interventions politiques qui pourraient se traduire par des programmes de recherche transdisciplinaire, des campagnes d'information et des actions éducatives dans les milieux scolaires et professionnels. Tout cela devrait viser prioritairement une meilleure compréhension des effets des interactions humain-image-machine, le développement de l'esprit critique, d'une conscience des effets individuels et globaux de l'iconodictature, ainsi que la mise en place de stratégies personnelles de contrôle des effets négatifs du recours à l'image.

Par manque d'espace et puisque nous nous intéressons prioritairement à la psychopathologie (de l'image, en l'occurrence), ce travail n'a pas traité les effets positifs de la « révolution numérique », en termes de développement cognitif, de liens sociaux, d'accès à la connaissance, de diagnostics et de traitement médicaux, etc. Nous avons donc délibérément choisi d'étudier les conséquences d'une exposition excessive aux images, patente dans la société actuelle. Nous n'avons pas exploré non plus le vaste problème concernant le cas particulier de l'image véhiculée par les jeux vidéo et les jeux en ligne, dont plus de la moitié contient des scènes violentes corrélées à des troubles du comportement et à des expressions agressives au niveau comportemental, cognitif et affectif (Hastings et al., 2009). Nous n'avons pas étudié non plus un autre cas particulier: les images véhiculées par la pornographie auxquelles les jeunes ont accès de plus en plus tôt (environ 8 ans) et leurs effets sur le développement psycho-affectif.

Enfin, notons que, selon Walsh et al. (2018) qui étudient 4'520 enfants âgés de 8 à 11 ans, seuls 5% respectent les trois recommandations de *Canadian 24-Hour Movement Guidelines for Children and Youth*. Ces trois recommandations sont: 60 minutes d'activité physique, moins de 2 h d'activités récréatives devant un écran et 9-11 h de sommeil. La réalité, nous le savons tous sans recourir aux recherches scientifiques, est bien loin des limites proposées par ces recommandations. Y a-t-il, globalement, un problème de limites?

## Déclaration de liens d'intérêts

L'auteur déclare ne pas avoir de liens d'intérêts.

## Références

- Alexandre, L. (2017). *La guerre des intelligences*. In *Intelligence Artificielle versus Intelligence Humaine*. Paris: JC Lattès.
- Ansermet, F., & Magistretti, P. (2010). *Les énigmes du plaisir*. Paris: Odile Jacob.
- Anzieu, D. (1995). *Le moi-peau (2<sup>e</sup> édition)*. Paris: Dunod.
- Bazan, A., & Poenaru, L. (2018). Le lieu vide comme garant de liberté et de changement. Entretien avec Ariane Bazan. In *Analysis, revue transdisciplinaire de psychanalyse et sciences*, 2(2), 87–92.
- Berthoz, A. (2003). *La décision*. Paris: Odile Jacob.
- Besnier, J.-M., Klein, E., Le Guyader, H., & Wismann, H. (2010). *La science en jeu*. Paris: Actes Sud.
- Botvinick, M., & Cohen, J. (1998). Rubber hands « feel » touch that eyes see. *Nature*, 391, p756.
- Breedlove, S. M., Rosenzweig, M. R., & Watson, N. V. (2012). *Psychobiologie. De la biologie du neurone aux neurosciences comportementales, cognitives et cliniques*. Bruxelles: De Boeck.
- Brette, F. (2002). Traumatisme. In A. de Mijolla (Ed.), *Dictionnaire international de la psychanalyse* (pp. 1771–1772). Paris: Calman-Lévy.
- Cardon, D. (2015). À quoi rêvent les algorithmes. In *Nos vies à l'heure des big data*. Paris: Seuil.
- Crary, J. (2005). Image. In T. Bennett, L. Grossberg, & M. Morris (Eds.), *New Keywords: A Revised Vocabulary of Culture and Society* (pp. 178–180). Oxford: Blackwell.
- Debord, G. (1967). La société du spectacle. In G. Debord (Ed.), *Œuvres (2006)* (pp. 764–859). Paris: Gallimard.
- Della Gatta, F., Garbarini, F., Puglisi, G., Leonetti, A., Berti, A., & Borroni, P. (2016). Decreased motor cortex excitability mirrors own hand disembodiment during the rubber hand illusion. *eLife*, 5, e14972.
- Delorme, A., & Fluckiger, M. (2003). Perception et réalité. In *Une introduction à la psychologie des perceptions*. Bruxelles: De Boeck Supérieur.
- Freud, S. (1895). *Études sur l'hystérie. Œuvres complètes II (2009)*. Paris: PUF.
- Freud, S. (1900). *L'interprétation du rêve. Œuvres complètes IV (2003)*. Paris: PUF.
- Freud, S. (1905). *Trois essais sur la théorie de la sexualité. Œuvres complètes VI (2009)*. Paris: PUF.
- Freud, S. (1910). *Le trouble psychogène de la vision dans la conception psychanalytique. Œuvres complètes X (1993)*. Paris: PUF.
- Freud, S. (1917). *Deuil et mélancolie. Œuvres complètes XIII (1988)*. Paris: PUF.
- Freud, S. (1920). *Au-delà du principe de plaisir. Œuvres complètes XV (2002)*. PUF: Paris.
- Freud, S. (1933). *Nouvelle suite des leçons d'introduction à la psychanalyse. Œuvres complètes XIX (1995)*. Paris: PUF.
- Freud, S. (1939). *L'homme Moïse et la religion monothéiste. Œuvres complètes XX (2010)*. Paris: PUF.
- Hastings, E. C., Karas, T., Winsler, A., Way, E., Madigan, A., & Tyler, S. (2009). Young Children's Video/Computer Game Use: Relations with School Performance and Behavior. *Issues in Mental Health Nursing*, 30(10), 638–649.
- Hoelzl, I., & Marie, R. (2015). *Soft Image. Towards a New Theory of Digital Image*. Bristol. *Intellect*.
- Jeannerod, M. (2006). *What actions tell the self*. Oxford Press University.
- Johanssen, J. (2018). *Psychoanalysis and Digital Culture: Audiences, Social Media, and Big Data*. Londres: Routledge Studies in New Media and Cyberculture.
- Lavallée, G. (1999). *L'enveloppe visuelle du moi*. Paris: Dunod.
- Luyat, M. (2009). *La perception*. Paris: Dunod.
- McDougall, J. (2002). Perversion. In A. de Mijolla (Ed.), *Dictionnaire international de la psychanalyse*. Paris: Calman-Lévy.
- Mondzain, M. J. (2015). *L'image peut-elle tuer?* Paris: Bayard.
- Nacher, A. (2016). Internet of things and automation of imaging: beyond representationalism. *Communication +1*, 5(1), 1–20.
- Poenaru, L. (2018). Refoulement et fragmentation structurelle de la trace mnésique. In *Analysis, revue transdisciplinaire de psychanalyse et sciences*, 2(3), 232–240.
- Richard, C. (2018). Dans la boîte noire des algorithmes. Comment nous nous sommes rendus calculables. *Revue du crieur*, 11(3), 68–85.
- Sarfati, Y. (2014). L'électrode et la mémorisation. *Pour une psychanalyse éclairée des neurosciences. Cités*, 60(4), p105a.
- Squire, L. R., & Kandel, E. R. (2005). La mémoire. In *De l'esprit aux molécules*. Paris: Falmarion.
- Stiegler, B. (2013). *De la misère symbolique*. Paris: Flammarion.
- Stiegler, B. (2018). Dans la disruption. In *Comment ne pas devenir fou? Suivi d'un entretien sur le christianisme*. Paris: Actes Sud.
- Twenge, J. (2017). *iGen*. New York: Atria Books.
- Virilio, P. (2001). Progrès à grand spectacle. *Le monde diplomatique*, août, 2001, 18–19.
- Virilio, P. (2012). *Terra Nova. Rencontre avec l'un des plus grands critiques de notre nouveau monde numérique. Culture mobile. Penser la société numérique*. <http://www.culturemobile.net/visions/paul-virilio-terra-nova>.
- Walsh, J. J., Barnes, J. D., Cameron, J. D., Goldfield, G. S., Chaput, J.-P., Gunnell, K. E., Ledoux, A.-A., Zemek, R. L., & Tremblay, M. S. (2018). Associations between 24 hour movement behaviours and global cognition in US children: a cross-sectional observational study. *The Lancet, Child & Adolescent Health*, 2(11), 783–791.
- Wolf, M. (2018). Reader Come Home. In *The Reading Brain in a Digital World*. New York: Harper.